

# LES HUMIDES



À mes adelpes, mes *bizarres*, mes camarades, ceux qui luttent, ceux qui sont fatigué-x-e, aux queers des placards, aux fantastiques, et à toutes les personnes qui aiment s'évader dans un imaginaire, ou qui aiment aller sous l'eau.

J'ai pensé tout cela de manière lisible, pour que nous puissions palpiter étrangement ensemble.

L'histoire dans laquelle je vous invite à vous couler avec moi prend forme dans un futur où le langage a évolué hors des cadres de l'écriture et du genre. J'ai donc imaginé une possible évolution des mots, neutres, sans distinction *féminin/masculin* aucune. Vous pouvez tourner cette page et vous lancer dans la lecture sans autre forme de préparation, en laissant l'expérience fluidifier votre compréhension, ou vous pouvez vous munir du feuillet glissé à la fin de cet ouvrage pour anticiper les mutations.

## CHAPITRE 1

J'avance, hors de lè pénombre, dans cèh lumière bleuh dense. Man peau argent interreflète avec lè surface mol-velours de l'étang que je longe. J'ai parcouru uèn lonng chemin, souvent dans lè noir, car il a fallu explorer ce qui est ensevelih. Il a fait chaud, souvent. Lè végétation humide, radianth et translucide me caresse jusqu'al tiers del corps, corps que j'ai tenduh, poreuz, battant avec douceur. Je cherche Omé. Nous nous étions donné rendez-vous ici après trois jours. J'ai trouvé, je crois, les câbles qu'il fallait, qui permettront d'animer ce que les jaskis ont ramené de loin. Il m'a fallu del courage pour avancer seuèl sur ces terrains méconnuhs, pénétrer les décombres souterraièns. Je me suis cachéh dans les arbres, sous les pierres, dans lè sable, mais j'ai aussi respiré avec force. J'espère que cèh câbles et notre voyage permettront de finalement déchiffrer, connecter, comprendre ces ruines sur lèquells nos sols, comme nos mémoires, s'agrègent et se fendent. Sur lèquells croissent ces rares fleurs qu'Omé aime tant, aux pétales transparents aux reflets de cendres, avec uèn globe luminescenth à centre. Iels sentent l'émotion qui nous façonne lorsque l'on peut se défaire de quelque chose en paix. Iels sentent l'abandon des possessions inutiles.

J'ai dormi ici, et à l'aube Omé m'avait rejoint. Nous avons pris beaucoup de temps et de concentration pour parvenir à fabriquer de quoi recharger l'objet qui nous a fait venir jusqu'ici, utilisant le matériel que nous avons trouvé après avoir marché à s'en éroder les genoux. Notre milieu, vaporeux, minéral et volcanique, a recouvert de sa lave durcie, de ses marais et de sa végétation luminescente, des civilisations passées dégoulinantes d'objets de toutes formes, tailles et textures. À certains endroits, les ruines de ce passé respirent encore l'air de la surface, totalement ou partiellement, et beaucoup de nos semblables ont déjà entrepris des fouilles. Cette fois c'est Omé et moi qui sommes partis à la recherche de lithium, et de tout un tas de câbles et matières pour générer de l'énergie à l'intérieur de l'*ordinateur*. Nous avons marché sur des sols rocailleux, arides, dentelés, éloignés des eaux et des marais vers lesquels nous vivons. Nous avons traversé des plaines où les pierres émanent de la chaleur du dedans, du fond. Parfois des vapeurs en fulminaient. Au sixième jour, nous avons dû rompre notre sommeil pour fuir un volcan qui jetait son magma comme on jetterait par hurlements des mots de trop plein, d'entrailles tordues et de refus.

Ces paysages et leurs possibles ne nous étaient pas inconnus. Le terre regorge de minéraux, de métaux et de fer tout autant qu'il regorge d'eau et d'algues. Tout autant que nos corps mêmes fondent le magma et la pierre dans nos chairs. Velane, notre vija, que nous avons quitté à l'aube de la pleine lune, est reliée au volcan le plus proche par des tubes. Ils conduisent l'eau puisée dans les sols bouillants, recueillie et transformée par la grande centrale

qui étend ses tuyaux de fer jusqu'à nos habitations. Sur le chemin, alors que l'air des grandes étendues nous englobait comme un tissu tiède et épais, nous nous sommes rappelés quand nous étions très jeunes et que des adultes nous avaient amenés, en groupe, pour découvrir ces installations qui datent du monde humain. Omé se rappelait mieux que moi comment nos semblables les avaient, par le passé, réanimés puis faits évoluer. À présent, il fait défiler devant ses paupières éclos des textes sur cette surface lisse et plate. Je vois les symboles glisser sur ses yeux et sur ses joues. Il fait défiler des heures, en prenant des notes sur sa peau de ses doigts humides. De temps en temps il s'exclame et me fait voir. Je m'exclame avec lui. Sans que nous l'ayons vu venir, il pleut. Je voudrais rester sous l'eau, comme on le fait souvent, mais Omé me rappelle que ces objets doivent rester secs. Je n'ai pas confiance en ce qui ne peut pas être mouillé.

Je le laisse s'abriter rapidement pendant que moi je m'étends un peu, sur un pierre rugueuse. Les pores ventouseux de la peau de mon dos aspirent doucement les petites aspérités et j'absorbe la chaleur qui émane de nos surfaces, nos matières. Mon ventre mol incrusté de quartz renvoie par discrètes étincelles la lumière sélène. Ce contact exalte l'étrange harmonie de mon corps qui fait jouer viscosité, surfaces friables, cristaux froids et durs, eaux habités. Je suis bien ici, à venir savoir avec Omé. Même si nos camarades, nos amis, nos amoureux et celle qui sont entre les deux me manquent. Nous sommes partis depuis un certain temps déjà, et j'ai du sable incrusté sous les ongles. Je

me demande ce que nous serions en train de faire s'iel ne m'avait pas embarqué dans cèh quête.

En cèh moment, c'est lè saison à lèquell nous préparons beaucoup de conserves de fruits et légumes coupéhs et cuiths. Lè jour avant notre départ, man chèr amih Cha s'occupait de lè coordination des tâches pour les jours à suivre dans notre voisinage. Je souris en y pensant car Cha adore s'occuper des coordinations de groupe, et je pourrais peindre san dynamisme d'uèn seuèl trait. Parfois je crois qu'iel aimerait secrètement remettre en question notre système de relai et tournus pour ne faire plus que cèh tâche-là. Mais nous aimons nos fonctionnements mouvanths et collectiws. Cela commence dès l'éducation. Nous faisons des groupes al sein desquells les adultes aussi rediscutent, réexpérimentent et apprennent encore. Les très jeunes, après avoir été ramenéhs des matrices de lè montagne rouge, lè montagne des hyènes, vivent lè début de leur vie généralement ensemble, dans des habitats pour elleu où des adultes viennent leur apporter del soin, del'affection et des connaissances. Avant de partir, c'est là que je vivais depuis uèn temps, à m'occuper des enfants avec d'autres habitanth et amihs de notre vija. Cela a été dur de leur dire au revoir, nous nous sommes vite attachéhs, mais bien heureusement les enfants ne dépendent pas seulement de moi, et puis nous nous reverrons bientôt.

Partir loin de lè communauté trouble uèn peu lè manière que j'ai de fonctionner. Donner del soin est quelque chose pour lèquell man corps se sent facilement forth, mais c'est aussi quelque chose que j'ai appris à faire bien, mieux, précisément. Travail-

ler l'art del soin m'a façonné des gestes méticuleuz, des yeux qui regardent sous les peaux. Mes mouvements sont souvent réactions à man entourage, et si je laisse sécher man intuition, je travaille mal. Depuis notre départ, mes bras et mes poumons ont parfois quelques peurs del vide. Je parle moins. Avec les jeunes, pour l'éducation, iel faut beaucoup parler, ce qui est parfois épuisanth. D'habitude, lè travail que je fais, c'est aussi del soin, mais aux adultes, que ce soit par lè dialogue introspectiw ou par des gestes plus ou moins intimes. Il y a aussi lè soin que je donne sans y penser, comme cèllu qui je donne à Omé, souvent. Omé a toujours été plutôt solitaire, passant del temps à lire et résoudre des problèmes. Iel veut toujours tout comprendre, et lè conscience de nous et de san être présent ne lui a jamais suffit, encore moins depuis que lè passé a fait irruption dans nos vies sans explication, et qu'iel s'est miz à déchiffrer ces histoires qui parlent *d'hormones*, de *genre* et de *patriarcat*, et de je ne sais plus trop quoi.

- Asmi regarde! Il y a ici je crois des touffes de poils de jaskis, et del bois rongéh. Iels ont donc bien dû venir àl moins jusqu'ici.

Omé, sous uèn arbre et penché vers lè sol, san sacoche sous lè bras, me parle de san air à lè fois concentréh et distraith en scrutant lè parterre. Iel gratte lè sable et pince quelques poils entre ses doigts particulièrement finns et pointuhs, bien que plutôt courth. À vrai dire, Omé a de petitès mains. Ou alors c'est que ses yeux me paraissent parfois si immenses et san front si bruyanth que j'en suis trompéh. Les poils aux reflets rouxes colléhs

maintenant sur sa peau très claire dessinent un paysage que je n'ai vu que dans des archives, puis dans mon imagination; comme un champ de hautes herbes, vaste et plat, brûlé à froid de l'hiver.

Les jaskis font un bon quart de notre taille, avec des dents devant leurs yeux, planes et fortes, leur permettant de couper le bois, et une queue large et plate avec laquelle ils architectent leur milieu, qui est aussi le nôtre. Ils ont généralement une arête minérale du haut du crâne à la queue, d'une pierre verte et bulbeuse appelée malachite. Ils passent beaucoup de temps dans les étangs et les rivières, à retravailler la manière dont l'eau se meut, à déplacer certaines végétations ou sables. Nous avons observé que là où ils sont les herbes sont plus vivantes, les fleurs plus variées, les petits créatures aquatiques plus nombreux et actifs, ainsi que les insectes moins rares. Nous pensons que les jaskis connaissent des secrets de l'eau que nous ne connaissons pas. Les jaskis aident à irriguer la terre de vie. Nous apprécions leur proximité et leur présence. Ils se baladent autour de nos villages et viennent souvent chercher notre attention, nos caresses et à manger. Puis, régulièrement ils partent, longeant le fleuve vers l'océan, pour revenir avec différents matériaux organiques qu'ils implantent dans leurs constructions, dans la terre, imprégnant nos eaux. Et voilà, il y a quelque temps, ils ont ramené un corps, mort.

Cette découverte nous a bouleversé. Je me demande encore si les jaskis, dont les trajets se rallongeaient toujours depuis quelques temps, avaient

fini par voyager si loin qu'ils nous avaient ramené, plus tangible encore que des souvenirs, le passé sous sa forme la plus concrète.

La forme d'un corps inerte, transportant avec lui des archives sur sa peau et dans un sac. Un corps qui ressemble aux nôtres, mais à l'épiderme moins lisse, présentant de fines plis, dont la couleur évoquait certains bois. Les doigts de ses mains n'étaient pas rattachés par une membrane, ses yeux étaient blancs avec des cercles au milieu, et nulle part on ne voyait d'excroissance minérale. C'était un corps qui revenait du passé, un corps humain. Le corps était gonflé d'eau de l'océan. Autour, comme accroché à lui, il y avait des plantes que nous ne connaissions pas, avec des tiges très vertes. Nous avons vu sa arrivée d'abord par nos nez; une odeur que je n'oublierai jamais, qui sentait les frissons, le fond d'un sac à dos de voyage, les racines terreuses et l'étourdissement.

Nous avons entouré le corps, nous l'avons senti de tous nos sens, nous avons attendu et nous avons ri et pleuré sans cesser de l'observer. Nos entrailles ont parfois fondu de trépidations et de questions, et se sont refaçonnés, incrustés de minuscules souvenirs resurgissants. Un passé mort devant nous, entouré de fleurs, plein de choses à comprendre. Accroché au corps, en plus des plantes, il y avait un sac, d'une matière lisse, noire et inanimée, qui ne laisse pas l'eau pénétrer. Dans ce sac, en plus d'autres plantes séchées, il y avait un objet plat, dur, lisse, plié en deux.

Certaièn de nos ainéhs avaient déjà vu uèn tel objet, certaièns d'entre nous qui avaient appris beaucoup sur lè passé savaient ce que c'était. Nous nous sommes assiz en grandh groupe, pour nous souvenir ensemble. Ce genre d'objet, certaièns de nos adelphes, dans d'autres vijas, en avaient déjà trouvé en fouillant les sous-sols de lè terre. Uèn *ordinateur*. Relié par uèn câble à uèn autre objet plaèt et symétrique contenant del lithium. Uèn fois dépliéh, l'ordinateur s'alluma.

Nous avons préparé lè corps humaièn à être emmenéh par les hyènes, comme nous l'aurions fait pour uèn de nos morths. Lè corps a d'abord été baignéh dans lè rivière, après que nous ayons versé des larmes en s'allongeant tour à tour à côté d'ellui. Puis, les yeux dans san peau, accélérant les pleurs, nous avons fait gronder nos tripes humides jusqu'à l'éruption d'uèn éclat mineraèl quelque part surgih de nos pores. Nous avons souri àl morth. Nous l'avons installéh sur uèn barque pour lè mener jusqu'àl fond des marais, là où les roseaux ne brillent plus, là où les hyènes viendront lè chercher. Sur leur dos ou dans leur ventre, les hyènes ramènent les morths à lè montagne rouge, là où les matrices suspenduhs, buvant lè sang del lac écarlate, attendent nos salives pour former naisances. De lè montagne rouge coule uèn source qui infiltre les sols jusqu'à notre marais voisinn.

Les eaux regorgent de vies et de mémoires. Par l'eau nous comprenons, communiquons et nous rappelons. Nous partageons nos récits par lè verbe

et par les eaux. Mais certaièns de nos mémoires flanchent. Depuis plusieurs lunes, quelque chose se passe dans l'eau, comme si les souvenirs ne s'y agrippaient plus bien, ou plus partout. A certaièns endroits, les daphnias, minuscules êtres aquatiques à mandibules translucides, qui savent transporter les souvenirs, ont disparu.

Avec l'ordinateur alluméh, Omé a passé des jours dans san coin à se laisser durcir, à lire encore et encore ce qu'iel y trouvait. Iel avait commencé à disperser de lè poussière dans san abri, j'ai dû venir moi-même lè mouiller et lui apporter des algues et del sarrasin, mais je ne m'étais pas trop inquiétéh, sachant lè frénésie qui l'animait. Àl tout début, iel m'avait notamment lu cèht extrait.

*Les perturbateurs endocriniens peuvent provoquer une féminisation des poissons, dérégler leur système immunitaire et affecter d'autres organismes aquatiques sensibles. Ces faits ont été démontrés dans de nombreuses études scientifiques. Les oestrogènes stéroïdes tels que lè 17estradiol (E2), lè 17-éthinylestadiol (EE2) et lè métabolite estrone (E1) sont particulièrement actifs. Alors que l'E1 et l'E2 sont naturellement produits chez les humains et les animaux, l'EE2 est une hormone de synthèse utilisée dans les méthodes de contraception orale. Étant donné que ces composés se déversent en continu dans les eaux usées puis dans lè milieu aquatique et que l'E2 et l'EE2 présentent*

*une forte activité biologique, ils peuvent affecter des populations entières à des concentrations extrêmement faibles.*<sup>1</sup>

À ce stade, nous n'avions pas compris grandh-chose. Iel ne fut pas lè seuèl à parcourir ces textes lonngs et souvent compliquéhs. Des lectures commuèns ont été organiséhs, qui lancèrent de grandhs discussions pleinhs d'interrogations quant àl sens de certaièns récits, et de ce que nous pourrions en apprendre pour guérir nos mémoires défaillanths. Par dessus touth, lè surgissement d'uèn corps humaièn dans notre présent restait uèn énigme que même des bains de rire ne surent résoudre. Beaucoup d'entre nous se sont miz à pleurer, souvent, tout en sentant que leurs larmes n'avaient plus lè même goût qu'avant. Quelque chose se passait, qui transformait l'eau et faisait apparaître des fantômes del passé en de chairs fripéhs et de récits opaques.

Je me rappelle lorsqu'Omé m'avait dit, en relevant san visage éclairéh par lè lumière pâle et duèr qui émanait de l'appareil plaèt :

- Ça a l'air intense et étrange, des histoires d'êtres vivanths qui sont néhs dans les cris, dans des lumières froidhs, et qui ne pouvaient naître que del ventre d'êtres qu'on appelait femmes, des êtres qui semblaient avoir des vies plus pénibles que les autres, mais pourquoi, je n'ai pas encore compris. Ça me fait penser à ces autres choses qu'on a luhs, àl sujet des sexes et des *hormones*. Tu sais, je me demande si ces histoires d'*hormones* qui auraient perturbé les eaux n'auraient pas uèn rapport avec notre présent, et nos mémoires fuyanths? J'en sais

rien, mais j'ai tant envie de comprendre, pourquoi, aujourd'hui, même s'il fait si nuit, touth est si belleau. Et je veux qu'on puisse s'en rappeler toujours.

Lè lendemain, l'ordinateur ne s'alluma plus. Lè décision a alors été priz. Il fallait prendre lè route, rebrancher cèht ordinateur qui peut-être n'avait pas été amenéh là par hasard, remonter les traces de cèh corps mystérieuz, comprendre, avant que trop de souvenirs ne s'anéantissent et que nos larmes ne deviennent à jamais insipides. Alors Omé et moi sommes partihs. Nous avons dormi avec les jaskis, nous avons préparé nos sacs, nous avons pris nos aiméhs dans nos bras, et nous avons marché en suivant lè fleuve.

C'était il y a quelque temps déjà. Nous avons parcouru del chemin depuis, et iel m'a lu beaucoup de choses. Il y a quatre jours, avant que nous nous séparions pour aller plus vite dans nos recherches, les lectures d'Omé parvenaient à mes oreilles d'uèn voix àl souffle fatiguéh.

*C'est ainsi que les truites de rivière mâles développent des ovules dans leurs testicules. lè phénomène inverse est observé chez lè buccin commun, un mollusque des côtes de l'Atlantique, ainsi que chez quelque 100 autres espèces marines: leurs femelles développent un pénis et ne peuvent plus se reproduire.*<sup>2</sup>

- Mon torse se noue d'être aussi loin, et de penser qu'à notre retour touth lè monde pourrait avoir tout oublié, même nous, m'avait-iel dit alors que nous terminions de nous laver sous lè cascade froidh d'uèn rivière, en cherchant des peshis des yeux.

- Nos souvenirs ne s'en iront pas comme ça, tant que nous continuons à penser et nous rap-peler touths les jours, iels s'agripperont. Nous devons seulement faire plus d'efforts. J'es-saie de continuer à respirer calmement.

J'avais dit cela en m'essorant les cheveux, sentant l'eau couler lè long de man dos à mes pieds, jusqu'âl sol duèr, qui me semblait touth à coup si étanche. Omé s'était assiz, ses douleurs en haut de lè nuque continuaient de l'alourdir. J'ai mis mes mains de chaque côté de san crâne, en me concentrant pour sentir quells pressions je pourrais exercer, quells substances pouvaient lui nuire que je pourrais aspirer par les pores des mes doigts.

- Man abri me manque, a-t-iel dit en fermant les yeux sous mes gestes plein de précautions. J'ai l'impression que les plantes se font rares, les arbres semblent petièts, les fleurs moins variéhs. Je ne comprends plus si nous voyageons vers des réponses ou vers lè vide.

J'ai regardé lè rivière qui m'a donné l'impression de me rire à nez, et ai répondu :

- On va commencer par rejoindre lè plage, on y trouvera des forces.

Maintenant, nous y sommes, à lè plage, et pendant que je laisse les gouttes de pluie creuser ou gonfler lè relief de man peau encore uèn instant, je me demande si nous les retrouverons, et comment nous les retrouverons, ces forces. Et si iels s'en allaient avec nos souvenirs ? Cèh pensée me met del froid sous lè peau. Pourtant, cèh paysage familier, lè vent iodéh et les bruits de farfouillage d'Omé me font savoir que je me rappelle, que je ne suis pas perduh, et que les maisons sont des choses que, lè plupart del temps, nous transportons. Les abris que nous construisons autour de nos corps, seuèls ou collectiws, sont autre chose que des maisons, même s'iels sont importanths. A présent que j'ai froid dedans, man chambre et les reflets des lucioles sur ses vitres me manquent.

Comme celleu de mes voisinns dirèths, man chambre repose contre uèn paroïs de lè falaise à pied delquell lè marais s'étend. Les murs et lè plafond, appuyéhs contre lè façade de granit, se tissent de verre, de branches et de bois en uèn voûte anguleuz, tell uèn structure minéraèl multiface mol et duèr à lè fois. Aux branches del plafond j'ai accroché quelques lampes et quelques plantes lumineschents. De man lit déborde des tissus, des velours dans lèquells j'aime m'envelopper, me rouler, caresser mes paumes ou mes joues sur les fibres serréhs et douxes, ou lâches et lisses. C'est uèn pièce assez grandh pour que je puisse y danser, mais assez petièt pour que je puisse m'y enfouir, comme les oposhams, qui vivent à l'orée de lè forêt et de notre vija s'enfouissent à pied des arbres. Je souris en pensant à l'oposham avec qui j'ai lié camaraderie

depuis que j'ai dû réparer uèn de mes parois. J'ai-  
mais travailler tard lè nuit en chantant et faisant  
de lè musique, utilisant les matériaux comme per-  
cussions. Cèht oposham m'a approchéh, observéh  
et s'est miz à remuer ses pattes comme sur uèn  
balancier gauche-droite étrangement régulièr et  
rebondissanth. J'ai retardé mes travaux en laissant  
ses mouvements influencer man musique. Depuis,  
Maé, comme je l'ai nomméh, gratte parfois à mè  
porte quand il est tard et que je ne dors pas, et nous  
passons del temps ensemble à grignoter des noix et  
à danser sur les sons que nous improvisons jusqu'à  
petièt matin. Ses yeux sont noirhs et grandhs  
ouverts comme les mienns, et san longh museau  
pointuh aux dents bien visibles semblent connaître  
foule de secrets qu'on lui aurait chuchoté dans ses  
oreilles alertes. Je me réjouis de lè revoir bientôt.

Les amihs, les camarades, les amoureux, les touth-  
cela-à-la fois, sont des maisons chaleureuz faïths  
d'échanges, et man chambre est l'abri plus solitaire  
que je chéris. Uèn forme de maison fixéh là, parfois  
essentièl pour s'entendre soi-même. Iel a l'odeur  
d'uèn cachette et de ceh qu'il y a derrière les pau-  
pières. Lè bois lui donne beaucoup de san chaleur.  
Lè bois a uèn odeur de fluides densifiéhs, de terre  
mol, de restes de vent, quelque chose de fraïsh et  
de rassuranth, comme l'écho d'uèn passé enfouïh  
ou imaginaire. Lorsque man coeur bat trop vite  
ou sur uèn mauvaiès rythme, ou que j'ai peine, je  
pense à man sang, qui m'a fonduh tant de fois, mes  
ongles en sont devenuhs griffes. Mes ongles qui  
creusent lè terre pour enfouir mes chairs fatiguéhs  
sous les battement lourdh, et lè bois qui s'érige  
en rôle protecteurice, en soupir, en douceur.

Nous et nos semblables voyageons souvent vers les  
plages pour y récolter del sable, pour fabriquer nos  
vitres. Lè ciel épaish ne laisse pas souvent lè lumière  
transpercer lè duvet brumeuz qui nous sépare des  
étoiles, mais celle-ci semblent toujours proches  
et brûlanths. Autour des marécages vers lèquells  
nous vivons lè lumière existe cependant en multi-  
tudes de sources organiques et minéraèls. Il pousse  
des fougères fluorescenths gorgéhs de sève savou-  
reuz, des fleurs à lucioles, des baies coloréhs et des  
algues gonfléhs de sucre. Il y a des champignons  
améthystes, des champignons aux bonnets fripéhs  
et d'autres avec des taches fluorescenths. Il y en a  
qui perlent des petièts gouttes grenat, et certaièns  
sont géanths avec des corolles lumineuz presque  
éblouissanths. Des faisceaux clairhs et coloréhs  
éclairent nos discussions, nos pas, nos abris. Nos  
parois de verre translucides nous permettent de  
profiter des lueurs pour vivre hors del noirh.

J'aime lè façon qu'ont nos vijas de ressembler à des  
bulbes en bouquet poussant à lè pied des falaises  
d'où se répèndent les marais. Comme des refuges  
après lè chute. Nos vijas sont hybrides, comme nos  
corps. Les tubes métalliques de différenths tailles  
qui relie par lè sol et les toits nos abris tissent  
uèn toile refléchissanth qui traversent nos rues et  
nos parcs. Certaièns des abris ont été construïths  
sur plusieurs étages, comme des excroissances  
d'où l'on peut observer lè vijas animéh ou endor-  
mih. Uèn partih del vija se trouve de l'autre côté del  
marais, contre les falaises. C'est là qu'on y trouve les  
abris les plus hauths, des voisinages superposéhs.  
Omé habite à lè dernier étage d'uèn de ces tours, et  
lorsque j'emprunte lè lonng pont qui relie les deux

rives, je peux déjà entrapercevoir lè grandh toile peinth qu'iel a suspendu près d'uèn de ses vitres. Nous aimons touths les deux avoir nos abris contre lè falaise, directement contre lè roche. Man amhi Cha, ellui, par exemple, trouve cela trop grish. Iel préfère san abri construith près del grandh parc, qui donne beaucoup de lumière grâce à ses plantations très fleurihs et ses arbustres à fruits coloréhs. Cha s'amuse souvent de man attrait pour les recoins et les grottes. Iel n'a pas tort. Nous avons beaucoup d'abris commuèns, vastes, chaleureuz et animéhs, mais nos abris-chambres sont souvent solitaires, car nous chérissons également lè silence, même s'iel n'est jamais qu'uèn illusion, car touths les mouvements sont des bruits à nos corps sensibles.

Mon corps entend à présent Omé remuer et marmonner pendant san lecture. Je lè regarde qui soulève de san main les cheveux qui lui tombent sur lè front. Je crois qu'iel a senti man attention s'être déposéh sur ellui à nouveau car iel se met à articuler plus fort pour que j'écoute.

*Pour de nombreuses personnes trans, ces interventions médicales sauvent littéralement la vie. Ils peuvent exercer une magie puissante, donnant à un corps auparavant étranger l'impression d'être lè vôtre. Je parle d'expérience personnelle: je suis un homme trans qui prend de la testostérone synthétique depuis environ cinq ans. En plus des changements physiques attendus - et grâce à eux - je*

*suis devenu à la fois plus ancré et plus joyeux. Je suis, pour la plupart, une success story d'hormones synthétiques. Mais comme lè soulignent tous les récits trans prudents, mon histoire n'est pas l'histoire de tout lè monde. On ne sait pas combien de personnes trans utilisent des suppléments à base de plantes à la place ou en plus des hormones synthétiques, mais il est clair qu'elles existent en nombre important - sur les forums Internet et dans les communes de retour à la terre et les apothicaires côtiers - et leurs histoires de la divergence par rapport à la norme de transition médicale mérite d'être explorée.<sup>3</sup>*

Ces mots pleinh de mystères pour moi, et Omé captivéh par lè lecture, presque fulminanth, me ramènent à moi, là, sur man caillou, et loin de man chambre et del vija. Man esprit, je m'en rends compte, vient de les habiter assez longtemps pour que je ne remarque même pas que les gouttes de pluies avaient rétréci. Je joue avec lè salive dans man bouche. Man corps sent et sait ce que je suis et ce que j'aime, mais parfois, comme à présent, iel se serre et s'agite comme si man sang et man souffle se nouaient sur elleu-mêmes dans des passages trop étroits. Voilà lè surgissement de pensées inconfortables. Omé, qui m'appelle à lè rejoindre, fait briller mes yeux et regonfle mes poumons, mais je m'avoue ici me demander pourquoi est-ce moi qui suis partih avec ellui. Moi qui suis plus uèn danseuse qu'uèn érudièt. Moi à qui on dit parfois que je me cache trop pour pleurer. Prèth à me sentir

inutile, je crache de ma bouche ce brouhaha acide  
en plantant mes pieds dans le sol, et me sais aussi  
essentiel. Je sais que sans moi Omé se perd dans sa  
tête. Je sais que parfois, c'est moi qui me perd dans  
le monde et qu'il m'en sort. Je ne sais pas de quelle  
manière nous nous aimons ici, mais je sais que nous  
avons bien moins peur ensemble, que nous sourions  
beaucoup, et que les autres nous font confiance.